

УНИВЕРЗИТЕТ У НОВОМ САДУ

ГОДИШЊАК

ФИЛОЗОФСКОГ ФАКУЛТЕТА
У НОВОМ САДУ

КЊИГА ХЛІ-3

Посебно издање



ISSN 0374-0730
e-ISSN 2334-7236
doi: 10.19090/gff.2016.3

Нови Сад
2017

Издавач
ФИЛОЗОФСКИ ФАКУЛТЕТ НОВИ САД

За издавача
проф. др Ивана Живанчевић Секеруш, декан

Уређивачки одбор

проф. др Нада Арсенијевић, проф. др Давид Астори (Парма), Јао Дзи, (Беј Вај, Кина), проф. др Љубомир Белеј, доц. др Шандор Бордаш (Баја), проф. др Јурај Гловња (Њитра), проф. др Бјорн Хансен (Регенсбург), доц. др Ђура Харди, проф. др Јармила Ходолич, проф. др Јулијана Ишпановић Чапо, проф. др Снежана Гудурић, проф. др Зорица Ђерговић Јоксимовић, доц. др Алексеј Кишјухас, проф. др Звонко Ковач (Загреб), проф. др Давид Норис (Нотингем), доц. др Сања Париповић Крчмар, доц. др Јасмина Пекић, проф. др Николај Попов (Софија), проф. др Марина Пуја Бадеску, проф. др Јанко Рамач, проф. др Драгиња Рамадански, др Владислава Рибникар (Нотингем), проф. др Ангела Рихтер (Хале), доц. др Гордана Ристић, др Силвија Мартинез Фереиро (Гронинген), проф. др Дамир Смиљанић, проф. др Бојана Стојановић Пантовић, проф. др Данијел Сорин Винтила (Темишвар), проф. др Жан-Жак Татен Гурије (Тур, Француска), проф. др Лејла Турчило (Сарајево), проф. др Дубравка Валић Недељковић, доц. др Слађан Турковић (Загреб), проф. др Слађана Зуковић, проф. др Уго Влаисављевић (Сарајево), проф. др Александер Воел (Франкфурт на Одри) проф. др Богуслањ Зиелински (Познањ)

Главни и одговорни уредници

проф. др Едита Андрић
проф. др Дамир Смиљанић

Секретари редакције

доц. др Сања Париповић Крчмар
доц. др Алексеј Кишјухас

Технички секретар

Игор Лекић

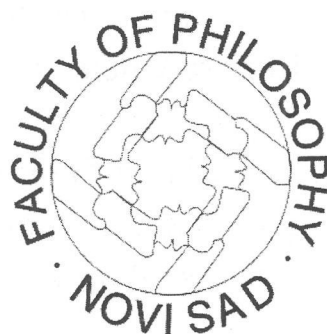
UNIVERSITY OF NOVI SAD

ANNUAL REVIEW

OF THE FACULTY OF PHILOSOPHY

VOLUME XLI-3

Special issue



ISSN 0374-0730

e-ISSN 2334-7236

doi: 10.19090/gff.2016.3

Novi Sad

2017

Издавач / Éditeur
ФИЛОЗОФСКИ ФАКУЛТЕТ / FACULTÉ DE PHILOSOPHIE
НОВИ САД / NOVI SAD

За издавача / Pour l'éditeur
проф. др Ивана Живанчевић Секеруш, декан
Prof. Ivana Živančević Sekeruš, doyenne

Уређивачки одбор
проф. др Тијана Ашић, проф. др Марјана Ђукић, проф. др Снежана Гудурић,
проф. др Катарина Мелић, доц. др Татјана Самарџија Грек, проф. др Павле
Секеруш, проф. др Веран Станојевић, доц. др Тамара Валчић Булић, доц. др
Милица Винавер-Ковић

Comité de Rédaction
Tijana Ašić, Marjana Đukić, Snežana Gudurić, Katarina Melić, Tatjana
Samardžija Grek, Pavle Sekeruš, Veran Stanojević, Tamara Valčić Bulić, Milica
Vinaver-Ković

Уредник посебног издања / Éditeur en chef
доц. др Тамара валчић Булић
Tamara Valčić Bulić

Помоћник уредника / Éditeur adjoint
др Наташа Поповић
Nataša Popović

Лектор / Lecteur
Флоријан Фере
Florian Ferré

УНИВЕРЗИТЕТ У НОВОМ САДУ

**СТУДИЈЕ ФРАНЦУСКОГ ЈЕЗИКА
И КЊИЖЕВНОСТИ ДАНАС.
СВА ЛИЦА ФРАНКОФОНИЈЕ**

Научни скуп одсека за романистику
Нови Сад, 4-5. новембар 2016.



ISSN 0374-0730
e-ISSN 2334-7236
doi: 10.19090/gff.2016.3

Нови Сад
2017

РЕЦЕНЗЕНТИ ТРЕЋЕ СВЕСКЕ ГОДИШЊАКА ФИЛОЗОФСКОГ ФАКУЛТЕТА

проф. др Душанка Точанац, проф. др Снежана Гудурић, проф. др Јелена Новаковић, проф. др Татјана Шотра, проф. др Драгана Дробњак, проф. др Марјана Ђукић, проф. др Марија Џунић Дрињаковић, доц. др Ксенија Ђорђевић Леонар, доц. др Татјана Самарџија-Грек, доц. др Милица Винавер-Ковић, доц. др Маринко Кошчец, доц. др Барбара Водановић, др Александра Манчић, др Марија Папрашаровски

COMITÉ DE LECTURE

Dušanka Točanac, Snežana Gudurić, Jelena Novaković, Tatjana Šotra, Dragana Drobnyak, Marjana Đukić, Marija Džunić Drinjaković, Ksenija Đorđević Leonar, Tatjana Samardžija-Grek, Milica Vinaver-Ković, Marinko Koščec, Barbara Vodanović, Aleksandra Mančić, Marija Paprašarovski

Годишњак Филозофског факултета у Новом Саду штампа се уз финансијску помоћ Универзитетске франкофоне агенције.

La Revue annuelle de la Faculté de Philosophie de Novi Sad est publiée avec le soutien financier de l'Agence universitaire de la Francophonie.

Annual Review of the Faculty of Philosophy in Novi Sad is printed with the financial assistance of the Francophone University Agency.

UNIVERSITÉ DE NOVI SAD

**LES ÉTUDES FRANÇAISES AUJOURD'HUI.
LA FRANCOPHONIE DANS TOUS SES ÉTATS**

Colloque des départements d'études romanes
Novi Sad, 4-5 novembre 2016



ISSN 0374-0730
e-ISSN 2334-7236
doi: 10.19090/gff.2016.3

Novi Sad
2017

Nermin Vučelj*
Milan Janjić
Faculté de Philosophie, Université de Niš

UDK 821.133.1:327.39.09
821.133.1.09-31 Makine A.
821.133.1.09(65) Djébar A.
doi: 10.19090/gff.2016.3.527-548
Originalni naučni rad

LE DRAME LINGUISTIQUE DANS *LE TESTAMENT FRANÇAIS* D'ANDREÏ MAKINE ET DANS *LA DISPARITION DE LA LANGUE FRANÇAISE* D'ASSIA DJEBAR

Dans le présent article nous nous proposons d'analyser un cas particulier de bilinguisme dans deux romans francophones – *Le testament français* (1995) d'Andreï Makine et *La Disparition de la langue française* (2003) d'Assia Djébar. Alors que le héros de Makine, le petit Russe Aliocha, adopte le français dans le cadre familial par sa grand-mère d'origine française, le héros de Djébar, l'Algérien Berkane, adopte la langue des colons imposée comme le seul moyen de promotion sociale pour son peuple. Appartenant à des milieux socio-culturels différents, le premier grandissant sous l'ère soviétique et l'autre dans l'Algérie colonisée, les deux personnages partagent le drame linguistique de leur double identité, mais qui se manifeste différemment. Le but de cette recherche est de faire la lumière sur une situation particulière de diglossie chez les deux héros romanesques, tenaillés entre la langue maternelle (le russe/l'arabe) et le français langue adoptive, et d'analyser comment cette double appartenance culturelle détermine leurs vies.

Mots-clés : drame linguistique, traumatisme identitaire, double identité, langue adoptive, diglossie conflictuelle.

« Est-ce que cela voudrait dire que, n'étant entièrement que langue, nous ne sommes finalement que souffrances ? »

(A. Djébar, *Ces voix qui m'assiègent*, 1999)

* Nermin Vučelj, nermin.vucelj@filfak.ni.ac.rs

1. INTRODUCTION

À travers son histoire culturelle et politique, le français n'a pas été qu'une langue parmi d'autres, pas plus qu'elle n'a été qu'une langue nationale, mais une langue internationale, une langue universelle s'imposant comme celle de prestige en Europe dans les cercles privilégiés des XVIII^e et XIX^e siècles et comme la langue officielle de l'administration des colonies et des protectorats au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle. Alors que l'Europe parlait le français par choix et pour le prestige, la domination de la langue française dans les zones géographiques où elle a été maintenue par la force militaire, en Afrique du Nord notamment, a été vécue comme un traumatisme collectif.

On peut imposer une langue et on peut s'imposer une langue ; on peut la choisir ou la faire choisir au niveau individuel, dans le sein familial, ou au niveau d'une communauté constituant un groupe social ou un État. Sur le plan individuel, on peut choisir une langue étrangère et la rendre familière parce qu'on s'éprend d'elle, ou parce qu'on croit que la langue d'adoption permet de s'affirmer avec succès dans une société. Rappelons-nous le cas connu d'Émile Cioran. Lorsqu'il habitait en Roumanie, alors qu'il rêvait de s'exiler, il avait d'abord hésité entre l'allemand et le français, et fini par choisir le français. L'exil était pour Cioran une décision personnelle, non motivée par des raisons politico-économiques. Il voulait juste se créer une nouvelle identité, devenir un autre, et comme la langue fait l'homme, c'était par la langue qu'il allait y parvenir. Remplacer le roumain par le français, c'était pour Cioran se créer une nouvelle identité, car « l'homme c'est la langue » (Cioran, 2010, 125),¹ et comme « la langue impose une autre mentalité » (2010, 202),² il s'ensuit qu'« une patrie c'est la langue » (2010, 125).³ Selon Cioran, écrire dans une langue d'adoption

¹ Nous citons Cioran dans les *Entretiens* (éd. Gallimard, 1995) d'après le texte consulté dans la traduction serbe (*Razgovori*, Dereta, 2010).

² Dans l'interview que Cioran a donné à Branka Bogavac, à sa question si l'on pense différemment selon la langue utilisée, l'écrivain répond : « Je connais l'allemand et en le parlant je suis dans un autre monde. La langue impose une autre mentalité. » (Stănișor, 2005, 67)

³ Citons aussi cette phrase de Cioran : « On n'habite pas un pays, on habite une langue. Une patrie, c'est cela et rien d'autre. » (Cioran, 1987, 21)

est une forme d'émancipation : cela signifie « liquider le passé », « se guérir de son passé » (2010, 111). A croire ce francophone d'élection, il n'y a point eu de drame linguistique dans son cas : c'était un choix libre, souhaité et calculé.

En se référant à la théorie de Pascale Casanova qui, dans son étude *La République Mondiale des Lettres* (1999), définit ce phénomène de choisir librement une autre langue, de l'adopter de son propre gré, par « la volonté d'entrer dans le marché mondial des biens intellectuels », ce qui est le cas de Ionesco qui, s'arrachant à l'invisibilité littéraire, s'intègre au centre, ou celui de Beckett qui, s'opposant aux conventions et aux normes établies, révolutionne les codes littéraires, Ileana Daniela Chirila constate (Chirila, 2012, 17-18) qu'il s'agit d'un « phénomène social tenant à la mondialité et cosmopolitisme », ce qui a fait venir dans la littérature française des écrivains tels que Beckett, Ionesco, Cioran et Romain Gary.

À part ce premier cas (celui de Cioran, lorsqu'on adopte une langue étrangère à la place de la langue maternelle, en y agissant dans toute la liberté de son acte), le second cas représenterait la situation dans laquelle l'autre langue est imposée directement ou non par les autres – soit dans la famille, soit dans une société polissant une politique linguistique. Dans les circonstances d'une diglossie imposée, ou au moins d'un bilinguisme favorisé, la position biculturelle d'un locuteur bilingue le tiraille entre sa langue maternelle et la langue seconde, provoquant ainsi un drame linguistique que la personne à double identité tente d'assumer, de maîtriser ou surpasser.

Le dessein de cette recherche est de faire la lumière sur une situation particulière de bilinguisme chez deux héros romanesques et d'analyser comment cette double appartenance culturelle détermine leurs vies. Dans le roman d'Andreï Makine *Le testament français* (1995) il s'agit des conditions familiales : en Russie soviétique, la grand-mère qui est Française apprend à son petit-fils le français. Dans le roman d'Assia Djebar *La Disparition de la langue française* (2003) il s'agit des conditions politico-sociales : dans l'Algérie colonisée, en tant qu'Algérien, quand on voulait être visible, reconnu, s'affirmer dans la vie sociale, vivre normalement, il fallait accepter l'éducation française. Appartenant à des milieux socio-culturels différents, le premier ayant grandi sous l'ère soviétique et l'autre dans l'Algérie colonisée, les deux protagonistes partagent le drame linguistique de leur double identité, chacun se manifestant à sa manière. À travers une analyse comparée, cet article se propose d'examiner quelques facettes de la position biculturelle d'Aliocha dans *Le testament français* et celle de Berkane dans *La Disparition de la langue française*. Comme

ces personnages romanesques portent certains traits biographiques de leurs auteurs, vivant eux-mêmes dans l'espace d'entre-deux-langues, nous examinerons aussi quelques parallélismes qui existent entre les auteurs et leurs personnages (Aliocha-Makine et Berkane-Djebar), entre les personnages (Aliocha et Berkane) et enfin entre les auteurs eux-mêmes (Andreï Makine et Assia Djerba), tous deux académiciens.

2. LE PROCÉDÉ NARRATIF

Le protagoniste du *Testament français* est le garçon Aliocha. Le narrateur parle à la première personne. Cependant, le narrateur n'est pas un garçon : Il est adulte, l'écrivain évoquant son enfance, qui narre à la première personne les mémoires du garçon qu'il était. C'est l'Aliocha adulte qui est le narrateur du récit dont il est lui-même le héros en tant que garçon et adolescent. Le jeune garçon Aliocha reflète mentalement et émotionnellement l'écrivain Aliocha. Le héros du roman est l'écho réflexif du narrateur. C'est le premier niveau du dédoublement, concernant les personnages fictifs – ceux du héros et du narrateur. Le second niveau est relatif au corps du récit, à la narration : l'écrivain-narrateur qui raconte son histoire dans *Le testament français*, est en train d'écrire un roman intitulé *Charlotte Lemonnier. Notes biographiques* qui traite le même sujet que celui qu'il nous expose en tant que narrateur dans *Le testament français*. Ainsi le roman qu'écrit Aliocha dans le roman *Le testament français* fonctionne-t-il comme un « miroir interne réfléchissant ensemble du récit par reduplication » (Dällenbach, 1977, 52), appliquant le procédé de *mise en abyme*, ainsi nommé par André Gide et sous ce terme élaboré dans l'étude de Lucien Dällenbach à qui nous empruntons la définition.⁴

⁴ D'après Lucien Dällenbach : « est mise en abyme tout miroir interne réfléchissant l'ensemble du récit par reduplication simple, répétée ou spéculaire » (Dällenbach, 1977, 52). Dans son essai sur la mise en abyme – *Le récit spéculaire* (1977), Dällenbach explique que « le terme de mise en abyme vise à regrouper un ensemble de réalités distinctes », que ce procédé a un « caractère interchangeable de la mise en abyme et du miroir », pour qu'il soit permis de prendre en synonyme les termes « mise en abyme » et « récit spéculaire » (1977, 51). Pour résumer et simplifier : le terme « mise en abyme » signifie l'histoire dans l'histoire, l'histoire de l'histoire, l'auto-évaluation du récit et l'analyse de la langue de la narration.

Dans le roman *La Disparition de la langue française* nous retrouvons les deux niveaux de dédoublement. Tout comme l'Aliocha de Makine, Berkane d'Assia Djébar est à la fois un jeune héros et un narrateur adulte. Le Berkane adulte nous raconte les mémoires de son enfance et de son adolescence. Il évoque le passé qui le hante toujours ; Le Berkane adulte emprunte au garçon et à l'adolescent qu'il était le point de vue à partir duquel il narre son histoire. C'est le premier niveau du dédoublement : le jeune garçon représente le reflet dans le miroir où se regarde l'adulte. Le second niveau est le même que celui d'Aliocha : Berkane est aussi un écrivain en train d'écrire un roman. Il s'agit de *L'Adolescent* dont le sujet concerne le drame du camp des détenus algériens.

Cependant, il y a des différences relatives à la structure narrative entre *Le testament français* et *La Disparition de la langue française*. Le roman de Djébar est composé de chapitres narrés à la première personne par le héros Berkane et de chapitres narrés à la troisième personne. Le roman comporte aussi des dialogues au niveau des tableaux de théâtre, des extraits de correspondances, des lettres-confession jamais envoyées, des stances lyriques, un journal intime contenant des réflexions du héros Berkane, mais contenant aussi des idées sur le roman que le héros envisage d'écrire, et le roman même intitulé *L'Adolescent*. Tout cela constitue ce « miroir interne réfléchissant l'ensemble du récit » dont parle la théorie de Dällenbach (1977, 52), à savoir l'histoire de l'histoire, l'auto-évaluation du récit. Le roman de Djébar contient aussi le récit de Nadja raconté à Berkane s'interposant en tant que narrateur nous transmettant le récit qu'il avait recueilli auprès de son amante.⁵ Le roman de Djébar, en tant que cadre principal, intègre ainsi le texte du récit de Nadja et le texte du roman *L'Adolescent* qui constitue l'un des épisodes majeurs de l'histoire de Berkane.

À la différence de *La Disparition de la langue française* qui encadre *L'adolescent*, le roman *Charlotte Lemonnier. Notes biographiques*, que le héros-narrateur écrit, n'est pas textuellement présent dans *Le testament français*. Cependant, le sujet du roman d'Aliocha est le même que celui où il nous raconte déjà son histoire en tant que narrateur dans *Le testament français*, et c'est le

⁵ « ... moi qui écris désormais, des jours et des jours plus tard, je reconstitue, je me ressouviens de Nadja, de sa voix qui se remémore : je saisis, j'encercle son récit, sa mémoire dévidée, en mots arabes que j'inscris, moi, en mots français, sur ma table... » (Djébar, 2007, 94)

titre qui le suggère, car Charlotte Lemonnier est la grand-mère d'Aliocha et des « notes biographiques » sur sa grand-mère constituent le cadre des souvenirs d'enfance d'Aliocha. Ainsi, le roman de Makine que nous lisons reflète-t-il le roman fictif *Charlotte Lemonnier. Notes biographiques*, ce qui rend ces deux récits « interchangeables », d'après la définition de Dällenbach (1977, 51).

3. LE FRANCISME D'ALIOCHA

Avant d'aborder le drame identitaire du héros romanesque de Makine, rappelons-nous le sujet du roman. Aliocha et sa sœur, dont les parents et les grands-parents paternels sont Russes, passaient leurs grandes vacances à Saranza, une ville des abords de la steppe sibérienne où, après la Seconde Guerre Mondiale, s'était installée leur grand-mère maternelle Charlotte Lemonnier.⁶ « Cette Française égarée dans l'immensité neigeuse de la Russie » (Makine, 1995, 14) a appris le français à ses petits-enfants et a formé leur esprit d'après le modèle culturel français : elle a greffé en eux un peu de culture française. Comme tout au long du roman de Makine la sœur d'Aliocha ne figure qu'en tant que celle qui accompagne ce dernier et à qui il attribue ses propres sensations et réactions par le biais du pronom « nous » - au point que la sœur semble ne pas avoir d'histoire propre notre regard critique porte tout entier sur le personnage principal du roman.

Le français et l'éducation française dans le sein familial ont profondément marqué le héros-narrateur Aliocha. Son premier souvenir est

⁶ Charlotte, du père Russe et de la mère Française, « née en France, au début du siècle » (Makine, 1995, 14), passe la Première Guerre Mondiale en France comme infirmière, alors que ses parents demeurent en Russie. Après la Grande Guerre, elle décide de retrouver sa mère Albertine et de la faire quitter la Russie. Mais, étant arrivée dans le pays politiquement bouleversé par la Révolution d'octobre qui a renversé l'empereur Nicolaï II, Charlotte se rend compte que dans la nouvelle Russie « on y entre facilement, mais on n'en sort jamais » (1995, 82). Désormais, la mère et la fille vivront l'enfer sous le régime soviétique, traitées de sales espionnes qu'on pourrait fusiller. La vie apparaît pour Charlotte comme « un interminable pansement de plaies toujours ouvertes » (1995, 129). Famine, travail journalier à la ferme pour obtenir manger quelque chose, mains couvertes d'ampoules éclatées, c'était pour les deux Françaises la réalité de la nouvelle république des Soviets. Après le drame vécu dans un camp du Goulag, Charlotte se retire dans une petite ville sibérienne où, pendant les grandes vacances, elle s'occupe de ses petits-enfants.

relatif à sa grand-mère chantant une vieille chanson française dont le vers final était – *Et là nous dormirions jusqu'à la fin du monde*. Le long sommeil de deux amoureux, décrit dans la chanson, dépassait la compréhension d'un garçon de huit ans. La beauté mélancolique de la mélodie a augmenté le trouble dans l'esprit de l'enfant: dans sa jeune tête, « l'amour et la mort avaient alors formé un étrange alliage » (Makine, 1995, 17), et cette chanson, chantée sous le ciel du soir de Sibérie pendant que le vent semait dans l'air l'odeur de la steppe, a fait croire à Aliocha que sa vie « venait de commencer à cet instant-là » (1995, 18). Cette chanson française chantée dans la steppe sibérienne et ce son français dans un paysage russe, cela a constitué le cadre dans lequel s'est formée la dualité franco-russe d'Aliocha.

Pour définir le statut du français dans sa vie, Aliocha utilise les termes suivants : « notre dialecte familial », « notre patois domestique » (1995, 37), « langue grand-maternelle » (1995, 15), et comme « chaque famille a ses petites manies verbales, ses tics langagiers et ses surnoms qui ne traversent jamais le seuil de la maison, son argot intime », (1995, 37), pour Aliocha, sa sœur et Charlotte leur *argot intime* était le français. Ils ne parlaient en russe que pendant le repas lorsque des amis et des voisins venaient à l'improviste. Sur le petit balcon donnant sur les steppes de brume chaude, tous les soirs, Aliocha et sa sœur faisaient partie du rituel : la lampe de la grand-mère s'allumait sur le balcon couvert de fleurs, et le récit de la grand-mère commençait. Les enfants se représentaient dans leurs têtes des récits dans lesquels surgissait la France de la Belle Époque. La France des récits, « telle une Atlantide brumeuse, sortait des flots » (1995, 26) et Charlotte devenait « messagère de l'Atlantide engloutie par le temps » (1995, 37). Le petit garçon constate que vivre auprès de Charlotte signifiait « se sentir ailleurs » (1995, 29), et il voit cette situation mentale comme un dédoublement de sa vie : « Je voyais la Russie en français ! J'étais ailleurs. En dehors de ma vie russe. » (1995, 51)

Lorsque Charlotte raconte ses souvenirs de Paris et les événements lus dans les journaux collectés et gardés, la chronologie ne tient pas grande place. Par exemple, elle évoque l'empereur russe Nikolaï II et son épouse Alexandra recueillis à Paris par le président Félix Faure, « le maître de l'Atlantide émergée » (Makine, 1995, 40), en situant l'événement après les inondations de Paris, au printemps 1910, mais la visite impériale s'est déroulée bien avant, en octobre 1896. Aliocha explique que « peu importait la chronologie exacte » des événements, que « le temps de l'Atlantide ne connaissait que la merveilleuse

simultanéité du présent » (1995, 107), et que « seule la chronologie des longs récits de notre grand-mère comptait pour nous » (1995, 40).

La vie russe d'Aliocha reprenait dès qu'il revenait chez lui, parce que l'école formait des garçons russes dans le moule des jeunes soviétiques modèles. Dans ce contexte Maria Teresa Moreira souligne que la confrontation identitaire d'Aliocha est mise en évidence « lors de son immersion scolaire et sociale » (Moreira, 2010, 183). Le côté français d'Aliocha se confrontait ainsi à son côté russe. L'image du Tsar noble, accueilli à Paris par le président français Faure, et qui parle français et applaudit une pièce de théâtre à la Comédie-Française, ce que Charlotte racontait aux enfants, ne correspondait point à l'enseignement soviétique surnommant le tsar « Nikolai le Sanguinaire ». Aliocha ne pouvait faire « aucun lien entre ce bourreau mythique et le jeune monarque qui applaudissait le *Cid* », car « c'étaient deux hommes qui ne se connaissaient pas » (1995, 57). D'une part, le garçon portait dans son cœur le récit de Charlotte décrivant le « vent frais sentant la mer qui soufflait sur la Seine » durant le séjour impérial à Paris, et, d'autre part, il apprenait dans son manuel d'histoire que Nikolai II était « un tyran sanguinaire » (1995, 58). Aliocha s'efforce de concilier « cette double vision », de l'expliquer par le fait qu'il parlait deux langues :

En effet, quand je prononçais en russe « царь », un tyran cruel se dressait devant moi ; tandis que le mot « tsar » en français s'emplissait de lumières, de bruits, de vent, d'éclats de lustres, de reflets d'épaules féminines nues, de parfums mélangés – de cet air inimitable de notre Atlantide. (Makine, 1995, 59)

Aliocha a donc discerné « une vérité déroutante » : « porter en soi ce lointain passé, laisser vivre son âme dans cette fabuleuse Atlantide, n'était pas innocent », parce que c'était « une provocation aux yeux de ceux qui vivaient au présent » (Makine, 1995, 139). Lorsque son sentiment intime lié à Charlotte, son esprit formé par la culture française et sa sensibilité soignée par les récits francophiles de sa grand-mère se confrontaient avec son entourage russophone et soviétique, le garçon, tiraillé entre les deux mondes – la France féerique de Charlotte et une Union Soviétique quotidienne – éprouvait « une terrible jalousie » envers ses camarades qui n'avaient « qu'un seul regard sur la vie » (1995, 58), qui ne voyaient comme il voyait. Il finit par comprendre qu'il lui faut cacher son « deuxième regard sur les choses » (1995, 59). Car c'était surtout son discours « bourgeois » qui rendait Aliocha suspect dans sa patrie

communiste, le discours dans lequel les professeurs d'Aliocha reconnaissaient des tendances antirévolutionnaires et réactionnaires. Chaque idéologie fait naître une nouvelle langue et le discours soviétique exprimait la lutte ferme contre « les forces interventionnistes de l'étranger et les ennemis de classe intérieurs » (1995, 83). Aliocha devient conscient des différences socio-politico-culturelles entre la France-Atlantide de sa grand-mère et l'Union des Républiques Socialistes et Soviétiques de son quotidien.

Bien que la France devînt pour lui un être sensible et dense greffé en lui, l'Aliocha adolescent de quinze ans, s'est mis à effacer sa greffe française, à faire tout pour s'éloigner de son côté français qu'il considérait désormais comme un obstacle à l'affirmation de son authentique être russe, puisque la Russie, comme un ours après un long hiver, se réveillait en lui. C'était « une Russie impitoyable, belle, absurde, unique », « une Russie opposée au reste du monde par son destin ténébreux » (1995, 184). La crise identitaire d'Aliocha coïncide avec la mort de ses parents : « Oui, si, à la mort de mes parents, il m'arriva de pleurer, c'était parce que je me sentis Russe. Et que la greffe française dans mon cœur se mit à me faire, par moments, très mal. » (1995, 184). Au lieu d'un monde français féerique qui demeurait dans sa tête et dans son cœur, et qu'il réfutait à présent, l'adolescent a embrassé la Russie dans toute sa beauté naturelle et dans toute son horreur historique :

Oui, j'étais Russe. Je comprenais maintenant, de façon encore confuse, ce que cela voulait dire. Porter dans son âme tous ces êtres défigurés par la douleur, ces villages carbonisés, ces lacs glacés remplis de cadavres nus. (...) Et l'horreur de se sentir participer à ce crime. Et le désir enragé de rejouer toutes ces histoires passées – pour un extirper la souffrance, l'injustice, la mort. (...) Vivre très quotidiennement au bord du gouffre. Oui, c'est ça, la Russie. (Makine, 1995, 190)

Aliocha a cru que sa greffe française n'existait plus, comme s'il avait réussi à étouffer « ce second cœur » dans sa poitrine (1995, 195). La vie soviétique l'exaltait et le collectivisme lui apparaissait comme une solution lumineuse – « vivre de la vie de tout le monde » (1995, 200). Désormais il se sentait faire partie d'un grand projet messianique – le communisme – qui rendait les hommes constamment heureux et égaux. Mais, une fois passé l'âge tendre avec tous ses bouleversements conflictuels et affaiblie la colère du jeune homme se sentant russe, Aliocha a dépassé sa crise identitaire et est entré en

paix avec lui-même, il a équilibré sa nature biculturelle : « Je n'avais plus à me débattre entre mes identités russe et française. J'acceptai. » (1995, 237).

Aliocha, en quelque sorte le double fictionnel de Makine, devient écrivain et, émigré politique s'installe à Paris, sans revoir sa grand-mère dont il prépare l'arrivée sans savoir qu'elle n'était plus.⁷ Il voulait que Charlotte se retrouvât dans son pays natal, bien que la France actuelle – et au moment où le narrateur terminait son histoire c'étaient les années 1990 – ne fût point la France de Charlotte. La France livresque, telle que l'Aliocha enfant l'avait découverte « à travers sa vie littéraire, sa matière verbale moulée dans un sonnet et ciselée par un auteur » (1995, 292), cette France n'était plus. Cependant, la Russie où Aliocha est né et a grandi n'était plus non plus celle qu'il a quittée : « L'empire enneigé se réveillait, s'ouvrant au reste du monde. Ce pays allait bientôt changer de nom, de régime, d'histoire, de frontières. Un autre pays allait naître. » (1995, 267)⁸

4. LA FRANCO-GRAPHIE D'ASSIA DJEBAR

Le moment où se termine la narration d'Aliocha coïncide avec le moment où commence la narration de Berkane. Le héros-narrateur d'Assia Djébar raconte son histoire en 1991, lorsqu'il revient dans son Algérie natale, après avoir vécu en France pendant vingt ans. Le roman se termine en 1993 au moment où la guerre civile explose. *La Disparition de la langue française* contient trois parties datées: Première partie – *automne 1991* ; Deuxième partie – *un mois plus tard* ; Troisième partie – *septembre 1993*. Le récit embrasse le passé et le présent. Le passé comprend l'enfance et l'adolescence de Berkane, les années 1950 et 1960. Le présent comprend sa vie récente en France avec Marise, sa petite amie qui l'avait quitté, et le moment actuel où le héros-narrateur rencontre Nadja, la jeune Arabe portant comme Berkane une identité déchirée entre deux langues, dont il tombe amoureux. Dans la vie actuelle, l'année 1991, le héros-narrateur essaie de faire revivre ses souvenirs d'enfance, les années des « événements », comme les Français désignaient par

⁷ Aliocha découvre que Charlotte n'était pas sa vraie grand-mère, mais ce détail ne joue pas un rôle important dans sa vie affective, car Charlotte reste sa grand-mère, et ce détail n'a non plus d'importance pour notre analyse du drame linguistique de la double identité du héros romanesque.

⁸ La dissolution de l'Union soviétique a été prononcée en décembre 1991.

euphémisme la guerre d'Algérie. Il observe le présent et revit le passé. Dans la troisième partie du roman, Berkane a disparu et la narration passe à la troisième personne.

Diachroniquement, il y a trois Algéries politiques dans le roman de Djébar : l'Algérie colonisée de l'enfance et de l'adolescence de Berkane, l'Algérie d'après la guerre d'indépendance que Berkane quittera en 1970, et l'Algérie de la guerre civile des années 1990 qui fera disparaître Berkane à jamais. Si nous revenons au roman de Makine, en y observant le procédé narratif sur le plan spatio-temporel, nous pouvons constater qu'il y a trois Russies politiques : la Russie impériale dans les récits de Charlotte, la Russie soviétique qu'Aliocha quittera à l'âge adulte, la Russie postcommuniste des années 1990 qu'Aliocha ne regardera que de loin, de Paris où il se réfugie.⁹

Berkane, voulant retrouver son enfance dans les rues de son pays, retourne en Algérie, mais son retour tombe au mauvais moment : tout avait changé, « ces lieux d'une vie autrefois foisonnante, grouillante » (Djébar, 2007, 65), comme le narrateur confesse avec déception, il les a cherchés, mais il ne les a pas trouvés.¹⁰ Bien qu'il eût décidé de revenir dans son pays pour y demeurer et écrire, il n'était plus sûr de pouvoir y vivre. Berkane tombe dans un état de silence. Cependant, il écrit, car il ne lui reste qu'à écrire pour survivre. Et vivre pour son propre compte : « pour ma révolution minuscule, ce qui requiert toute mon énergie » (2007, 132), comme il le dit. Bien que Berkane respire, bavarde, se souviennent et rêve en arabe algérien, pour écrire son histoire il a choisi le français, la langue de l'autre. L'angoisse identitaire du héros romanesque dans *La Disparition de la langue française* porte certains traits biographiques de son auteure Assia Djébar sur le plan du drame linguistique et du traumatisme culturel qui furent collectifs.

La colonisation française en Algérie, selon l'analyse de Solenne Peillet, « met en place un système ethnocentriste et établit une politique d'assimilation qui refuse toute diversité », et comme « l'intolérance en devient constitutive », «

⁹ Il est possible aussi de ranger la narration dans d'autres types de tiroirs espace-temps. Ainsi constate Moreira (2010, 185) que les souvenirs d'enfant et d'adolescent d'Aliocha nous guident à travers la Russie, l'Union soviétique et la France. Nous pourrions remarquer dans le cas de Berkane que sa narration nous plonge dans l'espace-temps de l'Algérie colonisée, de l'Algérie indépendante et de la France de son refuge.

¹⁰ Tous les deux, le héros de Makine et le héros de Djébar, cherchent à surpasser leur dépaysement et à retrouver le pays de leur enfance : pour Berkane c'est la vieille Casbah d'Alger, pour Aliocha c'est la France du balcon de Charlotte à Saranza.

la langue n'est alors plus un moyen de communication mais au contraire un instrument de division » (Peillet, 2014, 19). Après la libération qui instaure une politique d'arabisation dans le but de faire retrouver des racines perdues et de faire renaître une identité culturelle forte dévalorisée sous l'occupation française, les Algériens, devenus francophones par nécessité et imprégnés du français, se sont trouvés exposés à un processus d'arabisation totale et forcée qui leur imposait de renoncer à la langue du colonisateur. Ils ont ainsi été déracinés pour la deuxième fois. Privés de leur patrie d'adoption – la langue française –, les intellectuels francophones de l'Algérie ont été forcés de s'exiler de leur patrie géographique et de se réfugier dans la langue française et par conséquent en France. C'était le destin du personnage romanesque Berkane dans le roman dont le titre signale cette disparition de la langue française en Algérie à la fin du XX^e siècle.

Dans *La Disparition de la langue française* Assia Djébar témoigne de « la chasse aux intellectuels francophones » lancée par les intégristes ce qui a provoqué des flots d'exilés fin 1993 : « les francophones des deux sexes et de diverses professions (journalistes, professeurs, syndicalistes, médecins...) fuirent en désordre leur pays pour la France, le Québec » (Djébar, 2007, 199). Fuyaient même les écrivains qui avaient déclaré qu'ils écriraient désormais en arabe. Est-ce que soudain la langue française allait disparaître là-bas ? – cette question, dont la réponse est suggérée par le titre du roman, est posée par Assia Djébar.¹¹ Roswitha Geys constate que la situation de la société algérienne actuelle est traversée par « le fossé profond qui sépare les arabisants et les francisants » : les arabisants revendiquant l'utilisation de l'arabe dans tous les domaines et critiquant sévèrement le maintien du français dans l'administration et les sciences, les francisants attachés au français et « influencés par les valeurs occidentales que cette langue véhicule » (Geys, 2006, 21).

Le naufrage linguistique de Berkane reflète en quelque sorte l'odyssée identitaire d'Assia Djébar.¹² Dans ses essais de confessions autobiographiques

¹¹ Berkane comprend la situation d'une impasse dans laquelle son pays s'est trouvé sous le régime intégriste : « choisir entre la caserne et la mosquée, et cela, pour diriger tout un peuple pas tout à fait guéri, même trente ans après, de ses plaies de la guerre d'hier » (Djébar, 2007, 132).

¹² Coutinho Mendes fait des parallèles entre le héros-narrateur Berkane et le héros homérique Ulysse. L'expérience d'exil et de retour vécue par Berkane est vue comme

intitulés *Ces voix qui m'assiègent* (1999), Assia Djébar traite la situation comme une « véritable dictature culturelle » imposée à son pays natal « harcelé par un monolinguisme pseudo-identitaire : une seule langue revendiquée comme une armure, une carapace, un mur » (Djébar, 1999, 32-33). L'auteure se déclare une femme « d'éducation française et de sensibilité algérienne, ou arabo-berbère, ou même musulmane lorsque l'Islam est vécue comme une culture, plus encore comme une foi et une pratique » (1999, 26). Mais, au fond, Assia Djébar est « une femme francophone » dans son activité intellectuelle et critique. La langue étant une composante principale de l'identité d'une personne, car « l'identité n'est pas que de papier, que de sang, mais aussi *de langue* » (Djébar, 1999, 42), le français représente pour elle une langue de libération. Son lancement intime dans la littérature lui a servi d'oxygène (1999, 18) et l'écriture devient pour elle « moyen de transformation » (1999, 42). Romancière de langue française, ainsi qu'elle se considère, Assia Djébar pratique une « *franco-graphie* » (1999, 29).

La langue de l'autre, comme elle a annoncé dans son ouvrage *L'Amour, la fantasia* (1982), cette « langue des conquérants, des colons, des nouveaux possédants » s'était muée pour elle en « langue du père » (1999, 46), de son père instituteur de langue française qui, voulant du bien à sa fille, lui procure une éducation française. À Berkane aussi, cet écrivain double d'Assia Djébar, son père, ancien combattant dans l'armée française, a fait ouvrir des portes de l'affirmation sociale en l'inscrivant dans une école française. La langue de l'autre devient ainsi une langue de réflexion, et comme l'arabe demeure langue d'affectivité, cette diglossie conflictuelle est à l'origine d'un drame linguistique.

5. LA LANGUE FRANQUE DE BERKANE

Si nous empruntons à Maria Teresa Moreira l'expression « immersion scolaire et sociale » (2010, 183), utilisée dans son analyse du roman *Le*

« une sorte d'(in)version moderne du trajet d'Ulysse » : Berkane rentrant au pays après une émigration de vingt ans reste auprès de la mer qui le lie au pays de l'exil et à la fois le sépare du pays de l'exil et qui va reconnaître très rapidement que le retour au pays le saisit, le ficelle et l'emprisonne. » (Coutinho Mendes, 2008, 82) Mais, c'est le héros-narrateur Berkane qui fait référence à la situation homérique en se comparant avec Ulysse qui débarque à Ithaque dans l'anonymat. La seule différence réside dans le fait que Berkane n'a pas d'épouse fidèle à demeure. (Djébar, 2007, 69)

testament français pour définir les circonstances qui provoquent une confrontation entre l'éducation grand-maternelle d'Aliocha et l'enseignement scolaire soviétique, nous pouvons de même constater que l'immersion scolaire et sociale de Berkane, à savoir la scolarisation française dans l'Algérie occupée, provoque de graves confrontations identitaires du héros-narrateur d'Assia Djebar. À l'âge de six ans, Berkane a vécu son premier traumatisme identitaire. C'était en 1952. Les Algériens ont manifesté dans la rue en portant le drapeau algérien. Comme un boucher, français, avait insulté des manifestants qui passaient devant sa boucherie, parce que le drapeau algérien était interdit, la foule l'a entraîné et l'a pendu. Berkane remarque que « ce drapeau, ce n'est pas le même que celui qui est à la porte de l'école ». La mère lui apprend que ce drapeau, « c'est le nôtre » (2007, 35). Comme le garçon ne comprend pas pourquoi on le cache, la mère rétorque simplement – « parce qu'on doit le cacher », et que « l'autre, celui qu'ils affichent à la porte de l'école, c'est le leur » (2007, 35). Berkane conclut que la logique impose à chacun son drapeau, sauf que « le nôtre, on le cache » (2007, 35).

Le deuxième drame identitaire s'est déroulé à l'école, pendant un cours de dessin. Le petit Berkane a utilisé le crayon vert pour le drapeau, tandis que son voisin a crayonné le drapeau avec du bleu, du blanc et du rouge. Mais, Berkane n'avait pas besoin du bleu, car « eux, c'est le bleu, et nous, c'est le vert » (2007, 38). L'instituteur a traîné Berkane par l'oreille chez le directeur qui lui a donné une gifle retentissante et lui a demandé de revenir à l'école avec son père. Comme le père de Berkane parlait mal français, c'est Berkane qui lui traduisait ce que le directeur de l'école disait. Ne maîtrisant pas le français et tutoyant le directeur, le père Si Saïd s'est présenté comme un ancien combattant de l'armée française qui avait servi cinq ans comme soldat dans la division Leclerc et il a déclaré que son fils serait un bon soldat français. C'est le père à son tour qui a décoché une gifle violente à son fils dans le bureau devant le directeur. Mais, en rentrant chez eux, le père a dit à Berkane qu'il était son véritable fils, puisqu'il connaissait leur drapeau, et il a ajouté : « Mais il faut être patient. Il arrivera, le moment où le drapeau flottera là, devant nous. » (2007, 51)

Le drapeau devient un leitmotiv dans *La Disparition de la langue française*, le symbole du drame identitaire et la cause de la tragédie de Berkane, la tragédie qu'il assume néanmoins, car « ce morceau de simple tissu attend en silence son heure, lui, notre symbole, notre espoir » (2007, 141-142). Lorsque le Berkane adolescent rejoint les manifestants algériens dans les rues de la

Casbah, le drapeau dans les mains, cela déclenche dans les semaines suivantes de fortes violences sanglantes des deux côtés, celui des colons français et celui des rebelles algériens. En janvier 1962, six mois avant l'indépendance, Berkane, à l'âge de seize ans, s'est trouvé dans un camp de détenus algériens, géré par des militaires français, où l'on pratiquait deux fois par jour un protocole patriotique que le narrateur décrit comme « l'épisode du salut au drapeau français », et qui n'était pour les sept cent-cinquante détenus algériens qu'une provocation.¹³

Adulte, Berkane vit son drame linguistique entre l'arabe, sa première langue, « langue de proximité », et le français, « langue de l'autre ».¹⁴ Selon Carla Calargé (2011, 106), pour le héros de Djébar, durant son séjour en France, le français est « langue de l'ici et du maintenant », mais aussi « langue du dehors », car elle n'est jamais la langue de l'amour et du sentiment ; de son retour en Algérie, le français devient la « langue de l'absence et de l'ailleurs », alors que s'effectue le retour dans la langue maternelle.¹⁵ Ce qui manquait à Berkane dans sa liaison amoureuse avec Marise, actrice à Paris, c'est qu'ils ne pouvaient s'aimer réciproquement en arabe. Dans ses mémoires il gardait leurs échanges langagiers et émotionnels qu'il nommait comme un idiome particulier à leur deux, métissage de son dialecte et du français de Marise. En revenant dans son pays, après les deux décennies de son exil en France, Berkane essaie de retrouver les sons d'autrefois de son arabe, son « dialecte sain et sauf et qui lentement se déploie, se revivifie » (2007, 25). Il a fait la connaissance de Nadja, elle aussi déchirée entre deux langues, et il se lie passionnément avec elle. Ancrés tous les deux dans un traumatisme identitaire et un drame linguistique

¹³ Le sous-officier français dit à ses confrères que « ce n'est pas tous les jours qu'on a ainsi à sa disposition sept cents indigènes, enfin obéissants, dociles, et qui sont prêts au salut réglementaire – la main sur le front – pour regarder notre drapeau lentement descendre au soleil couchant. » (Djébar, 2007, 177).

¹⁴ « Dans mon dialecte, en effet, on tutoie, ni tendrement ni familièrement ; on tutoie : c'est tout ! Une langue de proximité, dirais-je, sans besoin d'habits de cérémonie. » (2007, 86)

¹⁵ Bien que Calargé ne le mentionne pas explicitement, la théoricienne se réfère ici aux termes élaborés par Assia Djébar dans *Ces voix qui m'assiègent*. En analysant la situation des enfants des émigrés en Europe ou au Canada, Djébar dit que tout enfant émigré entend parler la langue de ses parents à la maison, cette « langue d'ailleurs », du pays natal de ses parents, langue de la rupture et de la séparation, et à l'école, où il se socialise, il le fait dans la langue du pays d'accueil, dans « langue du dehors », celle de l'autre, mais comme il est précipité dans la langue du pays d'accueil, cette « langue d'ici » devient la « langue de l'ici et de maintenant » (Calargé, 1999, 45).

communs, Nadja et Berkane peuvent chacun retrouver leur propre reflet chez l'autre.

Le héros de Djébar a pu passer sur un plan sentimental avec Nadja grâce à l'arabe. Et grâce à Nadja Berkane retrouve sa première langue, il la redécouvre. Berkane écoute Nadja, il l'écoute, sensible « aux différences de son dialecte, à quelques mots un peu rares » qu'il a oubliés, dont il devine le sens : « surtout, je suis touché par son accent si particulier comme si elle m'était proche et lointaine à la fois ». (2007, 101). En décrivant sa situation diglossique, son bilinguisme conflictuel, Nadja explique qu'elle faisait déplacer des mots arabes pour les garder dans sa langue seconde, le français : « Ses mots, proférés dans notre langue maternelle, je les entends dans leur musique particulière : et le français me devient une porte étroite pour maintenir l'aveu de volupté, qui scintille dans l'espace de mon logis. » (2007, 127)

Mais, comme les deux amants ne reconnaissent plus l'arabe parlé en Algérie, car à présent « c'est une langue convulsive, dérangée », et qui leur semble déviée, « cet arabe d'ici » (2007, 118) devient pour eux la langue du dehors, celle de l'autre, un parler aliéné, car la société algérienne sous la dictature intégriste, dirigée par « les fous de Dieu, ou plutôt les nouveaux Barbares » (2007, 116), n'offre qu'un choix « entre la caserne et la mosquée » (2007, 132). Le nouveau discours islamiste a empoisonné l'usage de l'arabe. Le français comme la langue d'adoption reste ainsi la langue de refuge intime pour Berkane et Nadja. Berkane écrit son journal, son roman et ses lettres en français. Il écrit ses stances pour Nadja en français : « En français, je continue ma seule trace, ma seule traque, vers toi, vers ton ombre. Écrire et glisser à la langue franque, c'est le moyen sûr de garder, tout près, ta voix, tes paroles. » (2007, 128)

6. CONCLUSION

Si nous admettons la constatation de Maria Teresa Moreira (2010, 185) selon laquelle le français est la « langue de cœur » pour le narrateur Aliocha et pour l'auteur Makine, il est évident que le français – que Berkane n'a pas appris par l'amour mais par nécessité politico-sociale – soit une langue de la pensée, pas de l'émotion. De même, lorsque le père d'Assia Djébar inscrit sa fille dans l'école française, c'est la pleine affirmation sociale dans l'Algérie de l'époque qui l'exigeait. Dans *La Disparition de la langue française*, il est souligné que Berkane était le seul enfant arabe de tout le quartier à avoir un père pour lequel

l'école des Français, c'était sacré. Adultes, le Russe Aliocha et l'Algérien Berkane, exilés politico-culturels, retrouvent leur salut intellectuel et moral dans la langue française, car leurs langues maternelles, le russe dans le cas d'Aliocha et l'arabe dans le cas de Berkane, ont été capturées par le système d'État totalitaire qui menaçait leur intégrité en tant qu'individus.

Dans les années 1980, Aliocha, ne voulant plus vivre en Union soviétique, quitte son pays natal et embrasse pleinement sa greffe française. Berkane part pour la France, ne pouvant se plier au processus d'unification linguistique, au monolinguisme imposé par la politique d'arabisation qui, selon Solenne Peillet, a été « vécue par le peuple algérien comme une seconde colonisation » (Peillet, 2014, 20).¹⁶ Erzsébet Hartmath voit (2010, 108) la concrétisation d'un « voyage fictif » en France, qui ne s'était déroulé jusque là que sur le balcon de Charlotte à Saranza, dans la décision du héros-narrateur Aliocha d'émigrer « au pays de ses rêves », bien que ce voyage lui ait apporté la déception. Alors que la France d'Aliocha est le pays de ses rêves, pour Berkane la France n'est qu'un pays de refuge.

Aliocha et Berkane deviennent écrivains d'expression française par nécessité. « Je n'aurais d'autre vie que ces instants renaissant sur une feuille », écrit Aliocha (Makine, 1995, 278). « J'écris en langue française, moi qui me suis oublié moi-même, trop longtemps, en France », écrit Berkane (Djebar, 2007, 135). À la différence d'Aliocha, qui retrouve la paix et un sens à la vie en choisissant d'écrire en français, Berkane ne trouve aucune issue. Dans le fait que le roman de Djebar finit par la disparition de Berkane, Carla Calargé voit « l'indice de l'impossibilité de faire le deuil d'un passé qui consiste à vivre dans le présent, voire qui empêche de vivre dans le présent et qui, en même temps, arrête la vie du présent » (Calargé, 2011, 113).

Ileana Daniela Chirila mentionne la théorie d'Allison Rice, exposée dans son article *Francophone Postcolonial from Eastern Europe*, d'après laquelle l'œuvre de Makine se situe dans la catégorie de la littérature postcoloniale car la Russie appartenait à l'ex-URSS, ce qui a eu pour conséquence la dissolution de l'identité russe. Cette approche postcoloniale de la littérature dite est-européenne, que son auteure Alison Rice tente de défendre par des arguments indéfendables, par exemple en disant que le conflit des écrivains est-européens avec le français se manifeste par leur angoisse d'avoir trahi leur langue

¹⁶ En évoquant ses raisons de partir, Berkane dit qu'il a fait simplement « pour voir ailleurs » (Djebar, 2007, 86).

maternelle, est réfuté par Chirila qui rappelle que les auteurs francophones « en condition de postcolonialité » ont un rapport distinct à la langue française qui les différencie des autres auteurs francophones :

« Si les auteurs est-européens ont choisi le français par hasard, par accident, ou pour des raisons d'affinité ou d'admiration pour la littérature et la culture françaises, les auteurs venant d'un pays ex-colonial vivent cette situation (celle d'écrire en français) d'une façon exacerbée, car ils n'ont pas tout simplement renoncé à la langue maternelle au profit de la langue française, mais cette dernière leur a été imposée. » (Chirila, 2012, 45)

Chirila remarque que leur relation avec cette langue qu'ils n'ont pas choisie « étale aversion et amour à la fois » ; et ce qui caractérise cette situation diglossique c'est : « connaissance intime », car le plus souvent elle est la seule langue d'écrire, et « angoisse de devoir justifier leur amour d'une langue ennemie de la langue maternelle » (2012, 46). Quant à Makine, c'est une autre paire de manches. Chirila cite les mots de Bernard Pivot jugeant que Makine devient célèbre « pour ses efforts de devenir plus français que les Français » et de « défendre cette langue raffinée et éloquente contre les dangers de l'exécrable mondialisation » (2012, 80).¹⁷ Et lorsque Chirila cite Makine qui déclare dans une interview donnée au *Figaro Littéraire* – « mes livres sont des actes d'amour adressés à la langue française » (2012, 80), il n'y a aucun parallèle avec le cas d'Assia Djébar pas plus qu'avec les autres écrivains algériens d'expression française. En expliquant l'impossibilité d'être écrivain en Algérie, donc en arabe, Kamel Daoud, dans *La Préface du nègre* (2008), explique que son pays « n'avait vécu qu'une seule histoire de guerre et, depuis, ne cessait d'y explorer son propre reflet au point de refuser la guérison qu'avaient connue d'autres peuples » (Daoud, 2015, 72). Assia Djébar explique aussi que le sujet et le genre de la fiction littéraire étaient très strictes et déjà imposés : essais nationalistes, profession de foi lyrique ou polémique ; « c'était ce genre de témoignage que l'on attendait de moi » (Djébar, 1999, 18).

Ce qui distingue Andreï Makine d'Assia Djébar, et des écrivains maghrébins d'expression française, c'est que, tout d'abord, il n'a « aucune

¹⁷ La radio Europe 1 souligne que Makine traite la problématique de « l'auto-dénigrement des Français » qu'il aborde dans son essai *Cette France qu'on oublie d'aimer* (2006) et dans son roman *Le pays du lieutenant Schreiber* (2014). Makine « s'inquiète d'un possible délitement de l'identité française et d'une perte de mémoire collective ». (Europe 1, 2016)

attache à l'histoire coloniale de la France » (Chirila, 2012, 17-18). Le roman de Makine appartient à ce que Chirila nomme « l'exotisme littéraire » (2012, 44), alors que le roman de Djébar est *postcolonial*. Les « facteurs de nature esthétiques » sont dominants chez Makine ce qui rend son roman *transculturel* : il s'agit d'une « cosmopolitisation du domaine des lettres, où le français est au centre » (Chirila, 2012, 29)

Bien que Makine, arrivé en France en 1987, ait obtenu l'asile politique, sa position intellectuelle était plutôt mondaine que celle d'un persécuté.¹⁸ Faut-il rappeler que la période de 1985 à 1991 en Union Soviétique fut l'époque de Perestroïka de Michail Gorbatchev, une période plus souple du communisme qui allait s'effondrer en 1992. Pour souligner la différence, il suffit de rappeler que l'écrivain algérien Kamel Daoud est menacé de mort par une fatwa lancée en 2014, ce qui rappelle la décennie noire que l'Algérie a vécue dans les années 1990 où les violences islamistes se sont soldées par plus de cent mille morts.

À l'occasion de la parution de son *Testament français* chez Gallimard (2004), Makine dit (Makine, 2004) que sa grand-mère lui a proposé de lui transmettre sa France, ce qu'il était libre d'accepter ou de refuser. À la différence de cette commodité intellectuelle de Makine et de son héros Aliocha, par rapport à la langue française, Assia Djébar et son Berkane ont vécu de graves traumatismes identitaires, provoqués par la domination française dans leur pays et produits par la domination du français, qui laissent des cicatrices de l'âme.

À propos de la domination culturelle des Français dans l'Europe du XVIII^e siècle, Gustave Lanson propose un point de vue intéressant (Lanson, 1912, 629) : « Le moins que le Français pût faire pour reconnaître cette universalité de domination intellectuelle qu'on lui cédait, c'était de tenir les sociétés qui adoptaient sa culture en même estime que celle où il était né. » Quant à la domination coloniale de la France aux XIX^e et XX^e siècles, nous pourrions reprocher aux colons de ne pas avoir choisi de tenir les langues et les cultures des indigènes en même estime que la langue française. Or, s'ils l'avaient fait, ils auraient pu contribuer au développement d'un bilinguisme enrichissant et non pas donner lieu à une diglossie conflictuelle.

¹⁸ À l'occasion de son élection à l'Académie française, la radio Europe 1 rappelle que Makine a obtenu la nationalité française en 1995, après sa première demande refusée en 1991 dont Makine évoque dans ces mots : « C'était humiliant pour moi, qui suis imprégné de culture française. Mais je ne veux pas me plaindre. Je n'avais pas de domicile ni de travail fixes. Ils avaient sans doute raison ». (Europe 1, 2016)

Нермин Вучељ
Милан Јањић

ЈЕЗИЧКА ДРАМА У „ФРАНЦУСКОМ ЗАВЕШТАЊУ“ АНДРЕЈА МАКИНА
И „НЕСТАЈАЊУ ФРАНЦУСКОГ ЈЕЗИКА“ АСЈЕ ЏЕБАР

РЕЗИМЕ

У раду се анализира билингвална језичка драма у два франкофона романа – *Француско завештање* (1995) Андреја Макина и *Нестајање француског језика* (2003) Асје Џебар. Док Макинов јунак, Рус Аљоша, усваја француски језик у окриљу породице, од баке француског порекла, јунак Асје Џебар, Алжирац Беркан, у колонизованом Алжиру се сусреће с француским језиком, наметнутим као јединим средством друштвене афирмације. Иако припадају различитим социо-културолошким миљеима, први јунак живи у совјетској ери, други у колонијалном и постколонијалном Алжиру, оба јунака деле истоветну језичку драму двоструког идентитета која се, ипак, другачије манифестује код сваког од њих. Поред анализе идентитетске трауме романескних јунака, у овом истраживању се анализира и однос оба аутора према француском језику. Тако се подвлаче паралеле на више нивоа: Аљоша–Беркан, Макин–Аљоша, Џебар–Беркан, Макин–Џебар. Циљ овог истраживања је да се допринесе расветљавању комплексне културолошко-језичке ситуације код два романескна јунака, али и код два аутора, тј. да се аналитички сагледа језичка драма која настаје у диглосичком судару два језика: матерњег (руског/арапског) и француског као усвојеног страног језика.

Кључне речи: језичка драма, идентитетска траума, двоструки идентитет, усвојени језик, конфликтна диглосија.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Carlagé, C. (2011). Retour sur les lieux de (la) mémoire ; surgissement(s), murmure(s) et étouffement(s) de langue(s) dans *La Disparition de la langue française* d'Assia Djebar, *Cincinnati Romance Review*, n° 31, 103–115.
- Chirila. I. (2012). *La République réinventée : littératures transculturelles dans la France contemporaine*. Thèse de doctorat. Duke University. Consulté le 14 janvier 2017, disponible sur <http://dukespace.lib.duke.edu/>

dspace/bitstream/handle/10161/5559/Chirila_duke_0066D_11367.pdf?sequence=1.

Cioran, E. (1987). *Aveux et anathèmes*. Paris : Gallimard.

Coutinho Mendes, A. (2008). Exil et (d)énonciation ou Assia Djébar : l'écriture, l'urgence, Projet *Interidentidades*. Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa, Porto, 77–110. Consulté le 14 janvier 2017, disponible sur

https://www.researchgate.net/publication/37652749_Exil_et_denonciation_ou_Assia_Djébar_l'écriture_l'urgence.

Daoud, K. (2015). *La Préface du nègre et autres nouvelles*. Arles: Actes Sud.

Dällenbach, L. (1977). *Le récit spéculaire. Essai sur la mise en abyme*. Paris : Éditions du Seuil.

Geys, R. (2006). *Bilinguisme et double identité dans la littérature maghrébine de langue française – Le cas d'Assia Djébar et de Leïla Sebbar*, thèse de magistères, Universität Wien.

Gustave, L. (1912). *Histoire de la littérature française* (12^e éd.). Paris : Hachette.

Harmath, E. (2010). *Dédoublement du temps et de l'espace chez Andreï Makine*. Études romanes de Brno, numéro 31, cahier 2, p. 97–109.

Moreira, M.T. (2010). *Aliocha : de l'exil à la médiation interculturelle par le biais de la poésie*. Intercâmbio, n° 3, p. 177–196.

Peillet, S. (2014). *Assia Djébar, les voies du plurilinguisme*, *Planeta Literatur Journal of Global Literary Studies*, vol. 2, 17–29.

Sioran, E. (2010). *Razgovori*. Traduit en serbe par Stanko Džeferdanović. (d'après l'édition *Entretiens*, Gallimard, 1995). Beograd : Dereta.

Stănișor, M. (2005). *Cioran et la critique de la traduction*. *Diacronia*. Universităţii din Suceava, p. 59–72.

SOURCES

- Djebar, A. (1999). *Ces voix qui m'assiègent... en marge de ma francophonie*. Paris: Albin Michel.
- Djebar, A. (2007). *La disparition de la langue française*. Paris : Michel Albin.
- Europe 1. Cinq choses à savoir sur Andreï Makine, le nouveau membre de l'Académie française. Mis en ligne le 3 mars 2016. Consulté le 6 août 2016, disponible sur <http://www.europe1.fr/culture/cinq-choses-a-savoir-sur-andrei-makine-nouveau-membre-de-lacademie-francaise-2683762>.
- Makine, A. (1995). *Le Testament français*. Paris : Mercure de France.
- Makine, A. (2004). Gallimard. Entretiens. Rencontre avec Andreï Makine, à l'occasion de la parution du *Testament français*. Consulté le 6 août 2016, disponible sur <http://www.gallimard.fr/catalog/entretiens/01033876.htm>.

УНИВЕРЗИТЕТ У НОВОМ САДУ

ФИЛОЗОФСКИ ФАКУЛТЕТ

Др Зорана Ђинђића 2.

21000 Нови Сад

Tel: +381 21 485 3900

www.ff.uns.ac.rs

Редизајн и припрема за штампу

Игор Лекић

Штампа

Сајнос

Нови Сад

Тираж

150

ЦИП – Каталогизација у публикацији
Библиотека Матице српске, Нови Сад

1+80/82(058)

ГОДИШЊАК Филозофског факултета у Новом Саду = Annual review
of the Faculty of Philosophy /главни и одговорни уредници: Едита
Андрић, Дамир Смиљанић – 1956, књ.1-1975. књ.18-1990. књ. 19- .
Нови Сад: Филозофски факултет, 1956-1975; 1990- . – 23 цм.

Годишње. – текст и сажети на српском и на страним језицима.
– Прекид у издавању од 1976. до 1989. год.

ISSN 0374-0730 (Штампано издање)

ISSN 2334-7236 (Online)

COBISS.SR-ID 16115714